

Zeitschrift:	Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft = revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera d'etnologia
Herausgeber:	Schweizerische Ethnologische Gesellschaft
Band:	4 (1999)
Artikel:	Bosnie : le partimoine en furie
Autor:	Germond, Alain / Girod, Isabelle
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1007473

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bosnie: le patrimoine en furie



Alain Germond, Isabelle Girod

Si l'Europe occidentale connaît un engouement rare pour la conservation, au point de parler de *Patrimoines en folie* (Jeudy 1990), l'Europe centrale, elle aussi, mais comme en négatif, connaît depuis quelques années une politique patrimoniale qui a pris la forme d'une véritable gestion de la destruction.

La politique du patrimoine consiste à raconter le passé, à en sauver les traces, parfois à en donner un regard nostalgique voire à en maintenir des «artifices de sociabilité» avec les écomusées (Jeudy 1990: 17). Mais, à l'évidence, son rôle ne s'épuise pas au récit du passé, il est tout autant tourné vers le futur, puisqu'il s'agit de montrer aux suivants ce qu'ont fait les précédents (et donc de trier dans les éléments du passé ce qui semble digne pour l'avenir). La gestion de la destruction, telle que l'ont connue la Bosnie et aujourd'hui le Kosovo, consiste également à raconter le passé mais un passé épuré, tronqué, biaisé puisqu'ici le sens du futur consiste à montrer aux suivants (survivants) que les précédents n'ont jamais existé.

Les blessures du peuple bosnien se lisent sur les blessures infligées à la mémoire par la destruction de monuments (sacrés, mémoriaux, etc.) rappelant de manière trop palpable la présence de l'autre. A la destruction profanatrice, monumentale, répond la destruction «banale» des habitations, immeubles, villas, fermes pour en faire fuir les habitants et les contraindre à se déplacer afin de créer, dans une atmosphère d'apocalypse, des territoires «ethniquement» purs.

Le résultat est un pays divisé (51% croato-musulman et 49% serbe), un chômage de plus de 60% en Fédération croato-musulmane et 80% en *Republika Srpska*, enfin une estimation des destructions du parc immobilier de 60%¹.

Les récits des profanations et destructions accomplies durant cette guerre (1992-1996) en Bosnie ont été systématiquement liés aux profanations commises par les forces en présence durant la Seconde guerre mondiale. Les destructions d'églises orthodoxes étaient, pour les

¹ Cet article se base sur un voyage de dix jours, en août 1998, dans la Fédération croato-musulmane exclusivement, auquel participaient également M.-J. Robert, assistante sociale, et S. Peco, interprète. C'est lors de ce voyage qu'ont été prises les photographies qui illustrent le présent numéro de *Tsantsa*.



forces serbes, la preuve tangible du retour des partisans d'Ante Pavelic, les Oustachis. Quant aux Croates et aux Musulmans, ils assistaient à la renaissance du mouvement tchetnik. Cette prégnance du passé, dans l'appellation même des forces en présence, a d'entrée de jeu posé un conflit surchargé de mémoire, qui plus est de mémoire réprimée, refoulée (Faye 1995: 97-98). Aujourd'hui encore, l'appellation pose problème. Au stigmate historique accolé aux Croates-oustachis et aux Serbes-tchetniks correspond l'appellation infamante de *Balija* (bougnoule) pour les Musulmans. Ce terme de Musulman, créé par Tito qui a ainsi érigé une appartenance religieuse en nationalité, est largement refusé par les concernés qui préfèrent parler de Bosniaques catholiques, orthodoxes ou musulmans avec une appellation dont l'unité est aussitôt fragmentée par la spécification religieuse (donc probablement avec le même potentiel de division si l'on pense au Liban). Enfin, la dénomination récente consiste à parler de Bosniens pour tout habitant de la Bosnie-Herzégovine (donc des deux entités) ou pour parler du drapeau ou de la monnaie. Fait remarquable, ce nom, tout comme la monnaie et le drapeau, a été imposé par le haut représentant de la communauté internationale M. Carlos Westendorp, les trois parties en présence étant incapables de se mettre d'accord.

Avant de poursuivre par une description des blessures infligées à trois villes de la Bosnie – Mostar, Donji Vakuf et Sarajevo –, nous voudrions préciser que c'est à dessein que nous passons sous silence les atrocités humaines commises durant cette guerre car leurs récits, outre qu'ils ne rendent nullement leur dignité aux victimes s'ils ne sont pas traités dans un cadre permettant réparation et reconnaissance (Tribunal de la Haye par exemple), créent au contraire un nouvel ennemi, une nouvelle altérité ce qui, tôt ou tard, augmentera le désir de vengeance (Nahoum-Grappe 1993: 48).

Mostar

Lors du recensement de 1991, la ville connaissait un relatif équilibre entre présence musulmane (34,8%), croate (33,8%) et serbe (19%). Les premiers combats ont opposé les forces serbes à la population musulmane et croate qu'ils tentaient de faire fuir en pilonnant, depuis les collines, les anciens quartiers de la ville. Dès 1993, de très durs affrontements ont opposé Croates et Musulmans, combats qui ont amené au partage de la ville, encore absolu aujourd'hui. L'histoire de cette ville, son rôle de capitale de l'éphémère Herceg-Bosna sous la direction du dirigeant HDZ (Union démocratique croate) Mate Boban est bien connue. Une des actions qui, à l'égal des bombardements de Dubrovnik, a provoqué de vives condamnations de la communauté internationale a été la destruction du *Stari Most* (vieux pont), ouvrage ottoman construit sous le règne de Souleyman le Magnifique (1566), délibérément canonné par les forces croates du HVO (sigle de l'armée croate) le 9 novembre 1993. Cet acte méthodique n'était nullement justifié d'un point de vue militaire mais avait bien pour but d'anéantir sa force symbolique puissante. D'une part, il s'inscrivait dans la volonté de réécriture de l'histoire visant à nier (et à matérialiser l'oubli) du passé ottoman de la Bosnie et à concrétiser l'anéantissement de toute communication intercommunautaire.

La force symbolique d'union que représente un pont est particulièrement évidente. Ainsi, en décembre 1998, a été inauguré le premier pont sur la Save reliant la Bosnie-Herzégovine à la Croatie. A cette occasion, les dirigeants des trois communautés bosniaques, le président Tudjman et le représentant du FMI étaient présents et tous se sont plus à souligner sa valeur unificatrice. Si le représentant du FMI a déclaré: «Nous croyons à la valeur des ponts et sommes là pour en construire d'autres», le discours de F. Tudjman allait dans le même sens, mais avec quelques bémols: «Le pont peut représenter une liaison spirituelle entre Croates, Musul-



mans et Serbes pour autant que ceux-ci soient réellement à la recherche d'une solution d'intérêt réciproque». Et, ajoutait-il, «il ne faut pas se faire une idée irrationnelle et nébuleuse en ce qui concerne la création d'une nation bosniaque commune, vu qu'un tel fait a déjà été démenti par une histoire séculaire» (*La Voce* 1998: 3). Enfin, les Européens, en choisissant le pont comme figure sur chaque billet de la nouvelle monnaie, en ont réitéré l'importance.

Si la destruction du *Stari most* a pris deux jours, sa reconstruction prévue par une commission européenne sous la direction d'experts de l'Unesco et d'un architecte italien prendra, elle, plusieurs années. Il s'agit de retrouver les blocs dans la rivière et, plus difficile, de redessiner la courbe de l'arche qui enjambait la Neretva à vingt mètres de hauteur. La carrière dont ces pierres avaient été extraites a été retrouvée, il s'agit encore de localiser la provenance du pavement. Bref, une opération qui coûtera douze millions de dollar pour rétablir, au plus près, ce que la violence nationaliste et révisionniste a voulu anéantir (Du Roy 1999: 15).

Mostar reste donc une ville divisée. Si la destruction du pont en a été l'acte symbolique par excellence, aujourd'hui cette division se matérialise par une frontière séparant la partie ouest (croate) de l'est (musulmane). Il s'agit d'une avenue de ruines qui n'indique pas une limite *entre* soi et l'autre mais bien *contre* l'autre. Les hommes des deux communautés ne se risquent guère à la traverser. Les seules qui le fassent sont les femmes musulmanes contraintes de se rendre dans la partie croate qui, jouissant du soutien financier (et politique) de la Croatie, est entièrement reconstruite et ravitaillée en produits introuvables à l'est. Une exception toutefois, connue et respectée de tous, est le responsable des pompiers de la ville, un Serbe qui est resté durant toute la guerre et qui est le seul à pouvoir franchir la séparation sans risque. Cette avenue de ruines est probablement maintenue en l'état pour montrer que le combat n'a pas pris fin, comme si la guerre était en suspend et la séparation

inachevée. Car comment envisager de re créer et de penser un lien pour cette population quand la frontière est à l'image même de la guerre?

Donji Vakuf

Petite ville de la Bosnie centrale, Donji Vakuf, en 1991, était peuplée de 55,3% de Musulmans, 38,7% de Serbes et une faible part de Croates. De 1992 à 1995, la ville a été occupée par les forces serbes qui en ont chassé la population musulmane. Celle-ci s'est réfugiée dans les villes avoisinantes, aux mains de leurs forces armées ou s'est exilée à l'étranger. Durant l'occupation, la ville a changé de nom. Elle a été rebaptisée *Srbobran* (défenseur des Serbes). Ce changement était d'autant plus «nécessaire» que le nom original rappelait par trop la présence musulmane, *Vakuf* venant de l'arabe *waqf* qui signifie fondation pieuse.

La mosquée principale, au centre de la ville, a été entièrement détruite, une charge explosive d'importance l'a littéralement rasée et le lieu même a été nettoyé de tout reste. Ce qui frappe ici est l'absence de ruines marquant une volonté déterminée non seulement d'éradiquer une différence insupportable mais d'en faire littéralement «table rase». S'en prendre aux lieux saints a été un des «principes» guidant la politique de destruction, la mort physique ne suffisant pas si elle n'est accompagnée de la mort symbolique. Les chiffres publiés par le tribunal de la Haye le 2 juillet 1996 estiment à 1123 mosquées, 504 églises catholiques et 5 synagogues endommagées ou détruites (Chaslin 1997: 89). Les chiffres concernant les églises orthodoxes n'apparaissent pas mais elles ont, elles aussi, subi de graves dommages. A Donji Vakuf pourtant, l'église orthodoxe proche de la mosquée est toujours sur pied bien que fermée. Après quarante ans de socialisme, la Bosnie comme le reste de la Yougoslavie, n'était pas particulièrement pratiquante. L'ancien régime, sans avoir



totalement interdit la pratique religieuse, ne l'avait guère encouragée. Mais il est certain qu'à force de s'acharner sur les lieux saints des uns et des autres, la religiosité s'est développée sans parler du rôle politique joué par les dirigeants des trois confessions. Pour beaucoup de personnes non croyantes s'en prendre aux lieux de culte étaient compris comme une agression à un de leurs traits culturels majeurs.

Sur le lieu de la mosquée, il y a un petit cimetière où reposent des soldats bosniaques morts en libérant la ville et une maquette de la futur mosquée qu'un chanteur anglais, converti à l'islam, est prêt à financer. Cette maquette miniaturise le futur tout en le maintenant dans une parodie du réel.

L'effort de guerre a largement consisté à détruire les traces de la mémoire et a entraîné une résistance qui s'est matérialisée sous diverses formes; les symboles identitaires des forces en présence ont été choisis, pour les Bosniaques en particulier, dans la mémoire longue. La fleur de lys était le blason du roi Trvko au XIV^e siècle. Le damier croate, déjà en usage au XVI^e, était encore présent sur les armoiries croates durant la Yougoslavie titiste, mais il a été très marqué par l'usage qu'en avait fait les Oustachis (et donc difficilement tolérable). Quand au symbole serbe des quatre S (C en cyrillique), il était le symbole de la royauté. Tous ces emblèmes sont issus de la mémoire collective, mais celle-ci a fait l'objet d'une réécriture et d'une instrumentalisation systématique par les dirigeants nationalistes. Par contre, il existe des formes privées de sauvegarde de la mémoire à l'instar de cette famille tsigane, sédentarisée depuis quelques générations, qui, au moment de l'occupation serbe, a caché dans les caves d'une maison voisine leur chambre de style «traditionnel bosniaque» ainsi que le portrait de Tito. Sauvés du désastre, le mobilier ancien comme le portrait ont retrouvé leur place rapprochant ainsi mémoire longue et mémoire courte.

Sarajevo

Quatre ans de siège (1992-1996) ont durablement mutilé cette ville tant du point de vue de la présence humaine (en 1991, la ville et ses environs comptaient 133'562 Serbes, en 1997 il n'y en avait plus que 16'250) (*Putokaz* 1998: 7) que de celui de sa physionomie architecturale. L'acharnement des snipers sur la population civile pour y entretenir la terreur s'est accompagnée de la destruction systématique des lieux d'habitation et des lieux symboles de la ville. Bogdan Bogdanovic (architecte et maire de Belgrade de 1982 à 1986) a créé le néologisme d'«urbicide» à propos de Sarajevo et de Vukovar, ville de la Slavonie entièrement rasée après un siège de trois mois en 1991. Pour Bogdanovic, la destruction des villes était un des buts de la guerre, celle de Sarajevo «s'imposait» d'autant plus qu'elle était considérée comme l'exemple même de la Yougoslavie pluriethnique, comme la réussite d'une possible vie commune (lisible par la diversité des clochers et le cimetière juif), où les mariages mixtes avaient imbriqués de manière intime les habitants dans un cosmopolitisme pacifique. Pour lui, «le meurtre rituel des villes s'inscrit [...] dans la série des rituels de mort» (Bogdanovic 1993: 11). Un autre architecte vivant à Sarajevo, Ivan Straus, a décrit dans son journal (1994) la barbarie des agresseurs expliquant cette furie destructrice comme l'acte de sauvages incultes, descendus de leurs montagnes. Il est aisément de comprendre la rage de cet homme qui, jour après jour, voyait l'œuvre de sa vie partir en fumée à l'exception de l'hôtel Holiday Inn qu'il avait construit en 1983, épargné pour que les internationaux et la presse puissent vaquer à leurs occupations. Bogdanovic, devenu par ses déclarations le porte-parole de la conscience serbe opposée aux massacres, écrivait en 1993: «Tôt ou tard, le monde civilisé passera sur nos massacres réciproques avec un haussement d'épaules. Que pourrait-il faire d'autre? Mais il ne nous pardonnera jamais la destruction des villes. Nous, précisément



Sarajevo, quartier de Grbavica, août 1998



nous, le côté serbe, resterons dans les mémoires comme les destructeurs des villes, les nouveaux Huns» (p. 11).

L'incendie volontaire de la bibliothèque nationale la nuit du 25 août 1992 est un des actes qui a provoqué un grand émoi jusque dans la communauté internationale. Les tirs des snipers empêchant les pompiers d'intervenir furent considérés comme la preuve de leur volonté déterminée de s'en prendre à la richesse culturelle non seulement de la ville mais de l'humanité. Les précieux documents, les manuscrits partis en fumée ont pris valeur d'autodafé de la pensée universelle. A la destruction de la grande bibliothèque s'ajoute encore la destruction quotidienne des bibliothèques privées, richesses culturelles et intellectuelles personnelles, quand les habitants devaient transformer leurs livres en briquettes de chauffage pour résister aux hivers rigoureux de cette région.

«Dans ce monde pourri, il y a tellement de choses mises sens dessus dessous qu'il faut miser sur l'impossible: ce n'est que dans la course avec l'absurde qu'on peut trouver un peu de sens» (Dizdarevic 1993: 122). L'homme qui écrivait cela fit réellement partie de ceux qui ont tenté de comprendre cette catastrophe insensée. Rédacteur en chef du journal *Oslobodjenje*, il a fait œuvre, avec son équipe, d'une résistance farouche en publiant chaque jour le journal malgré les bombardements et incendies qui détruisaient peu à peu la rédaction, malgré le manque de papier et l'assassinat de plusieurs collaborateurs. La rédaction réduite à un immense moignon calciné a été choisie comme mémorial. Cette ruine est donc élevée à valeur de monument exhortant à la mémoire et déclare ainsi l'impossible oubli de Sarajevo assiégée. Lieu de résistance de la pensée pendant la guerre, les restes d'*Oslobodjenje* deviennent le support de la mémoire collective et montrent la polysémie de la ruine comme base de la mémoire ou comme sa négation, à l'exemple des monuments aux partisans laissés à l'abandon comme pour mettre le passé récent entre parenthèse.

L'éclatement de la Yougoslavie, la violence qui s'est déchaînée et se déchaîne encore ont laissé la communauté internationale mais, plus grave encore, les victimes de ce désastre, dans une stupeur atterrée. Les gens rencontrés en 1998 répétaient à l'envi leur effarement devant ce déchaînement de haine. Les ennemis ne préexistaient pas à la guerre, mais ils ont été créés tels par les forces nationalistes. C'est bien parce que ces communautés vivaient imbriquées les unes dans les autres qu'il a fallu une telle violence pour les séparer. Leur cohabitation séculaire n'empêchait nullement les différences culturelles ainsi que certaines tensions mais elles ne se vivaient pas sur le mode de l'anéantissement réciproque.

Le délire nationaliste, basé sur la rhétorique ethnociste, a largement conquis la pensée puisque, très rapidement, les politiques ont emboîté le pas et finalement entériné l'épuration ethnique en Croatie (expulsion de la population serbe de Krajina en 1995), en Bosnie (les accords de Dayton légalisant le partage) et aujourd'hui au Kosovo (avec le risque d'une partition). L'histoire chaotique de cette région (empire ottoman, empire habsbourgeois), les violences de la dernière guerre mondiale, la réalité d'un pays en crise depuis les années quatre-vingt avec une dette extérieure de vingt milliards de dollar qu'aucun bailleur de fonds n'a voulu alléger², les inégalités de développement des diverses régions, la mort de Tito, la chute du mur de Berlin et les impasses d'un système politique peu habitué à la démocratie sont un ensemble d'éléments qui ont fait le lit des nationalistes de tous bords. En Bosnie-Herzégovine, la haine s'est construite sur la violence, aujourd'hui elle se sédimente sur les blessures.

² Contrairement à ce qui s'est passé en Pologne, dont les Etats-Unis ont annulé la majeure partie de la dette (Samary 1999: 32).



Bibliographie

- BOGDANOVIC Bogdan
1993. «L'urbicide ritualisé». *L'architecture d'aujourd'hui* 290: 10-11.
- CHASLIN François
1997. *Une haine monumentale: essai sur la destruction des villes en ex-Yougoslavie*. Paris: Descartes & Cie.
- DIZDAREVIC Zlatko
1993. *Journal de guerre: chronique de Sarajevo assiégée*. Paris: Spengler.
- DU ROY Nicole
1999. «Bosnie, un peuple en ruines». *Télérama* 2560: 10-16.
- FAYE Jean-Pierre
1995. *La frontière: Sarajevo dans l'archipel*. Arles: Actes Sud.
- JEUDY Henri Pierre
1990. *Patrimoines en folie*. Paris: Ed. de la Maison des sciences de l'homme.
- LA VOCE DEL POPOLO
1998. «Tudjman: "Nazionale bosniaca mai"». *La Voce del Popolo* (Rijeka) 23 décembre: 3.
- NAHOUM-GRAPPE Véronique
1993. *Vukovar, Sarajevo... La guerre en ex-Yougoslavie*. Paris: Ed. Esprit.
- PUTOKAZ
1998. «Plan povratka raseljenih i izbjeglih lica u Sarajevo za 1998. Godinu». *Putokaz* (Sarajevo) 12: 6-7
- SAMARY Catherine
1999. «Comment la Yougoslavie s'est désintégrée». *Manière de voir* 43: 29-32.
- STRAUS Ivan
1994. *Sarajevo, l'architecte et les barbares*. Paris: Ed. du Linteau.

Abstract

Bosnia: Patrimony in Arms

This article analyzes the war in Bosnia-Herzegovina (1992-1996) by examining the strategies used to destroy cultural patrimony. In it, we demonstrate how political and military strategy was formulated with the aim of masking the presence of populations which the war sought to eliminate – through deportation, death and the negation of their collective past.

Auteurs

Alain Germond, photographe au musée d'ethnographie de Neuchâtel et photographe de presse.

Isabelle Girod, ethnologue, poursuit une recherche sur la construction de l'identité en Istrie (ex-Yougoslavie). E-mail: <Isabelle.Girod@lettres.unine.ch>.



Victimes de l'attentat du 25 mai 1995, Tuzla